

Dr André BERGE

# L'École de l'Anticivisme

---

---

---

*A la lettre par laquelle nous lui demandions son opinion autorisée sur le « scolastisme » et le problème de la discipline, le Dr André Berge, Directeur du Centre Psycho-thérapique de l'Académie de Paris, nous écrit :*

En réponse à votre lettre, je crois que je ne peux mieux vous prouver ma sympathie pour vos idées (comme pour l'effort pédagogique de Freinet) qu'en vous adressant l'article que je viens de publier dans le *Figaro*. Vous trouverez également le reflet de mes opinions sur une pédagogie que je suis d'accord avec vous pour critiquer, d'une part dans mon livre : « *L'Écolier difficile* », publié aux Editions Bourrelier ; d'autre part, dans un ouvrage collectif (réalisé sous ma direction, avec la collaboration de l'équipe du Centre Claude-Bernard) qui doit paraître dans un ou deux mois aux Editions Sociales Françaises dans la collection : « *Votre enfant sera comme les autres* », sous le titre : « *Bon ou mauvais élève, il profitera de ses années de classe* ».

*Nous sommes heureux de publier intégralement le bel article du Dr Berge, paru dans le Figaro du 26 février 1927, qui constitue un témoignage de poids en faveur des causes que nous défendons.*

On peut bien faire des cours de morale civique dans les écoles, on peut bien mettre sous les yeux des enfants les plus nobles exemples de civisme, tirés de l'histoire romaine ou même de l'histoire de France, cela ne change rien à un « anticivisme » qui, pour le plus grand nombre, est devenu réflexe depuis des générations ; il est grand temps de se demander comment ce fâcheux réflexe s'est formé.

En fait, la structure de nos écoles paraît faite pour développer un tel état d'esprit : ce ne sont pas les maîtres qui sont en cause, ni leur compétence, ni leur dévouement. A tous les échelons de l'Université, il y a des gens remarquables. Mais l'Université n'est pas encore parvenue à se débarrasser tout à fait de sa chape napoléonienne ; les écoles sont encore trop proches des casernes, et les casernes, si elles fabriquent peut-être des soldats, ne fabriquent en tout cas point des citoyens. On y apprend surtout, en effet, les ruses qui permettent d'échapper aux règlements ; et l'automatisme des sanctions y dépouille les fautes disciplinaires de tout caractère moral.



Dans la majorité des cas, l'écolier français ne se sent pas plus « chez lui » à l'école que le soldat à la caserne. Le matériel scolaire ne lui paraît pas plus sa propriété personnelle que les instruments de torture ne donnent aux suppliciés l'impression qu'ils leur appartiennent. C'est pourquoi ce matériel est si souvent pris comme bouc émissaire par les enfants qui se vengent sur lui et déchainent volontiers contre lui toute leur agressivité secrète.

L'exemple de quelques « écoles nouvelles » en France a prouvé que l'enfant français n'avait pas plus fondamentalement que ses contemporains d'Outre-Manche, l'instinct de découper les pupitres, de déchirer les affiches, de piétiner les plates-bandes. Autant qu'un autre, dans un climat favorable, il respecte ce qui est joli, mais encore faut-il qu'on songe à lui offrir un cadre qui soit joli ! Et l'on a pu voir, dans certains cas, les mêmes élèves changer d'attitude et devenir des petits vandales quand leur école se transformait elle-même pour retourner du style « école nouvelle » au style dit « traditionnel », mais plus exactement « napoléonien ».

Tant que l'école est ressentie par l'enfant comme un moyen de l'adulte pour le tourmenter, il est bien inutile de lui faire des lectures sur les beautés de l'instruction publique : ou bien, le maître montre qu'il est là vraiment pour aider, encourager, permettre à l'écolier de se développer et de s'épanouir... et ce dernier reçoit ainsi une véritable leçon de morale civique en action, ou bien le maître apparaît comme l'autorité ennemie à laquelle il faut échapper coûte que coûte parce que, du haut de sa chaire, il guette les infractions à la discipline, épie tout le monde et brandit les foudres de la punition pour figer toute la classe dans un silence servile et craintif : alors l'enfant se considère comme délié de toute responsabilité personnelle, et bien vite, il comprend que l'école n'est pas « son » affaire... pour rester persuadé par la suite que l'Etat, non plus, n'est pas « son » affaire, et que les lois, comme les impôts, sont faits pour les moins malins.

La morale civique, de même que la morale tout court, ne s'apprend pas plus dans les livres que l'on n'apprend dans les livres à jouer du violon ou à monter à bicyclette. Il n'y a pas lieu d'être surpris, dans ces conditions, si nos compatriotes ne cessent pas brusquement de se ruer vers les pompes à essence quand le chef du gouvernement les prie de faire un petit sacrifice personnel pour le bien commun. Ils ont été formés dès l'enfance à se méfier du « bien commun », qu'ils ont gardé une tendance quasi malade à soupçonner toujours de n'être qu'un attrape-nigauds. On les a envoyés à l'école jadis « pour leur bien ». L'adulte ne leur est pas apparu alors comme un aîné bienveillant qui les appelait à collaborer à leur propre instruction et à leur propre éducation. Au contraire, ils ont appris de bonne heure à considérer l'intérêt général comme une simple formule inventée pour les manœuvrer. Ce ne sont pas les énoncés de principes ni les discours, si éloquentes soient-ils, qui leur feront sentir que cette conception est fautive et qu'il existe un véritable « intérêt général » qui, en fin de compte, est leur intérêt. A l'heure actuelle, ce n'est pas une petite affaire que de faire prendre conscience à l'écolier que l'école a été bâtie *pour lui*, que le maître travaille *pour lui*, que les parents s'inquiètent de ses notes et de son classement *pour lui*. Il y a toute une pente à remonter, car en attendant, les enfants se forgent de l'Etat une image calquée sur l'image des autorités adultes auxquelles ils ont cru comprendre de très bonne heure que leur fonction d'enfant était de résister.

Trop souvent, le maître s'imagine « livré aux enfants », comme l'enfant s'imagine « livré au maître ». Une hostilité mutuelle, sourde et permanente, remplace alors l'alliance qui serait saine et naturelle ! Chacun soupçonne l'autre de mauvaises intentions et c'est ainsi que le soupçon devient bientôt justifié de part et d'autre !



Tant que l'enfant se sentira un étranger dans l'école, le citoyen se sentira un étranger dans l'Etat. Tant que l'enfant se croira le jouet d'un pouvoir arbitraire hostile, dans une classe qu'il n'a pas le droit de décorer à sa guise et où il n'a le droit de pénétrer qu'en rang, au commandement d'une sonnerie impérative, tant que l'angoisse empêchera certains écoliers d'absorber leur petit déjeuner du matin en dehors de jours de congé, tant qu'il y aura, même exceptionnellement, des jeunes êtres qui se suicideront pour un mauvais carnet, il ne faudra pas s'étonner de la proportion des électeurs abstentionnistes, des contribuables retors et des Français qui se refusent à renoncer à leur plaisir au nom de l'intérêt général.

D<sup>r</sup> André BERGE.

## Deux autres réponses

D<sup>r</sup> P.-C. RACAMIER

*Nous recevons du D<sup>r</sup> P. C. Racamier, de Prémontré (Aisne) la très intéressante lettre suivante :*

J'ai pris grand intérêt à votre lettre à laquelle mon absence durant quelques semaines ne m'a permis de répondre qu'avec un retard dont je m'excuse.

Je vous envoie ci-joint le texte d'une conférence que j'ai prononcée l'année dernière au profit de l'Evolution Psychiatrique, et qui doit paraître prochainement dans la revue du même nom.

Cette conférence pourrait se résumer par la constatation qu'il tend à exister une sorte de connivence entre le trouble mental et le milieu hospitalier chargé en principe de le guérir, et conduisant à une sorte d'équilibre stable et rigide, à une sorte d'organisation de l'aliénation. A lire votre texte, j'ai été évidemment frappé du fait que « les équilibres » du même type peuvent se réaliser en milieu scolaire.

Je n'ai guère d'observation et de cas précis d'enfants à vous apporter. Toutefois, à soigner les enfants dont le symptôme principal est l'inadaptation scolaire, j'ai eu plusieurs fois l'impression que l'enfant réagissait en fait à une pédagogie elle-même inadaptée. Vous savez qu'il nous arrive de considérer devant un jeune enfant perturbé que c'est le milieu familial qu'il importe de traiter, les symptômes de l'enfant n'étant, en fait, que les vicaires du trouble familial.

Par ailleurs, appelé par mes fonctions à examiner ou même à traiter assez souvent des enseignants, j'ai pu constater à plusieurs reprises ces troubles que vous avez tellement raison de mettre en relief.

Il me semble que l'obsessionalisation de la pédagogie apaise non seulement « les Autorités » mais aussi bien des pédagogues. Il m'a semblé que, tant dans l'enseignement que dans un hôpital psychiatrique, l'introduction de méthodes vivantes et souples crée un véritable effroi dans le milieu considéré.

En ce qui concerne l'esprit de compétition, classique moteur de la pédagogie, j'ai été frappé de lire récemment que ce jeune américain dont j'ai oublié le nom, et qui est en passe de gagner des sommes fantastiques à un jeu de télévision qui repose essentiellement sur l'acquisition des connaissances, est un garçon que son milieu a élevé et instruit sans jamais recourir au moteur de la compétition.

Je vous signale enfin qu'il est paru, dans *American Journal of Orthopsychiatry*, volume 26, n° 3, un article de Hetzman (page 643) intitulé « *Human relations in the classroom* », article faisant état des résultats obtenus par une étude des relations sociales dans un établissement enseignant secondaire menée par des psychiatres tant auprès des élèves que des professeurs.

Je vous souhaite de réussir dans votre entreprise et je vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.

D<sup>r</sup> P.C. RACAMIER.

P<sup>r</sup> LEVI-STRAUSS

*Le professeur Levi-Strauss, de l'École Pratique des Hautes Etudes, nous encourage par la lettre que voici :*

Merci, mon cher collègue, de m'avoir envoyé ce texte qui dénonce des maux, hélas, trop réels. Je vois comment l'école de village peut, grâce au dévouement et à l'ingéniosité de certains maîtres, retrouver une certaine humanité, mais que peut-il en être dans un milieu urbain ? Là est, me semble-t-il, le grand problème, et je forme des vœux pour que votre initiative permette, sinon encore de le résoudre, au moins de le définir et de le présenter à la conscience claire des sociologues.

P<sup>r</sup> LEVI-STRAUSS.